

7.  
B 29212

RAPPORT  
DE  
L'ASSOCIATION  
DE LA  
**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LE DIOCÈSE DE MONTREAL

JANVIER 1871

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS

~~~~~  
QUINZIEME NUMERO.  
~~~~~

MONTREAL  
DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL LE NOUVEAU-MONDE  
No. 22, RUE ST. GABRIEL.

# RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

JANVIER 1871

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS.)

~~~~~  
QUINZIÈME NUMERO.  
~~~~~

MONTREAL  
DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU-MONDE*  
No. 22, RUE ST. GABRIEL.

THOMAS

TO THE

NEW YORK

STATE OF NEW YORK

PAAP

BV

2815

MGA3

1871-73

AMERICAN

AMERICAN

AMERICAN

AMERICAN

## AVANT-PROPOS.

---

*L'Œuvre si importante de la Propagation de la Foi, à cause des malheureux évènements qui s'accomplissent en France, passe par une grande épreuve. Toutes les Missions de l'univers en subiront un dommage considérable. Pour ne parler que des Missions de l'Amérique du Nord, nous savons de source certaine, que les allocations à ces Missions sont presque nulles pour cette année. Or le Canada ayant le bonheur de jouir de la paix et de l'aisance, doit continuer à faire prospérer cette belle œuvre dans son sein. Comme il n'y a pas d'espoir, pour quelque temps de recevoir les Annales de France, on fera imprimer, pour le diocèse de Montréal, trois fois dans l'année, des rapports qui intéresseront d'autant plus les associés, qu'ils contiendront les récits des missions de nos Provinces Britanniques.*



## MISSIONS DE LA RIVIERE ROUGE.

---

*Lettre du Révérend Père Lacombe au R. P. Provincial des  
O. M. I.*

Mission St. Paul des Cris,  
14 septembre 1870.

Mon Révérend et bien cher Père,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir la lettre que vous avez daigné m'adresser de Montréal, dans le mois d'avril dernier. Pour vous remercier de mon mieux et vous montrer combien je souhaite entretenir notre correspondance, je viens, malgré mes nombreuses occupations, vous présenter le récit de mes courses apostoliques, à partir du printemps.

Vous savez que Mgr. Grandin était parti depuis le mois de Décembre, pour aller visiter les missions de l'Ile à la Crose et du lac Caribou. Pour moi arrivé ici dans le mois d'Avril, après avoir fait la mission avec le R. P. Dupin, j'allai sur l'invitation de Mgr. Faraud au lac Labiche, pour m'entretenir avec sa Grandeur, à l'occasion de certaines difficultés survenues dans son vicariat. Mgr. profita de cette occasion, pour me supplier d'aller faire la mission du petit lac des Esclaves, où une population intéressante nous appelait, sans compter qu'on craignait beaucoup la visite d'un ministre protestant. Sans rien promettre à Mgr., je lui fis cependant espérer, que s'il y avait possibilité, je tâcherais de rendre ce service à Sa Grandeur

et à cette nouvelle mission. Bientôt je m'en revenais à St. Paul pour y préparer le R. P. Dupin, qui devait accompagner les sauvages dans les prairies. J'avais le cœur gros quand je me séparais de ce cher Père, qui s'en allait seul, passer tout l'été. Il faut connaître ce genre de vie, pour savoir ce qu'a à souffrir le pauvre missionnaire, pendant ces longues pérégrinations de la vie nomade de nos populations indiennes. Celui qui n'a vu qu'en passant, les camps sauvages et qui n'a jugé les Indiens qu'en les voyant auprès des forts de traite, ou quand ils viennent visiter nos stations de mission, celui-là, dis-je, n'a qu'une faible idée, au plutôt aucune, de la vie sauvage ; mais quand on a passé plusieurs étés et hivers, à les suivre dans leur différentes étapes, à loger et à manger comme eux, à assister à leurs fêtes à leurs chasses : alors on est capable d'avoir une intelligence droite de ce genre de vie, et on comprend toutes les difficultés de ce genre de vie ; car, c'est s'initier à une seconde nature. Souvent j'ai vu des blancs demeurer plusieurs années avec les sauvages, s'allier avec eux et enfin vivre comme de vrais sauvages ; la chose paraît toute naturelle pour eux, que le péché et la passion entraînent dans cette dégradation. Mais ce jeune prêtre ce missionnaire délicat, élevé au milieu de la politesse et d'une éducation soignée, je vous assure, qu'il a beaucoup à travailler pour surmonter toutes les répugnances, qu'offrent aux yeux du prêtre, la vie nomade des sauvages des prairies.

Pardonnez-moi, mon chère Père, cette digression ; je reviens à mon sujet. Je me séparais donc du P. Dupin ; je laissais notre maison à la garde du bon Dieu et d'une famille sauvage et je me dirigeais vers St. Albert. Comme j'approchais arrangeant mes plans, pour me rendre au petit lac des Esclaves et me pressais d'arriver à Edmonton avant le départ des engagés, qui retournaient vers ce lac, quel est mon désappointement, quand à quatre heures de l'après-midi, je revenais à St. Albert, j'apprends que ces hommes que je pensais rencontrer, étaient déjà partis de

puis quatre jours, ne se doutant pas que je devais les accompagner. Malgré le peu d'espérance de les rejoindre, je me mis cependant à leur poursuite le lendemain matin. La chose était importante et d'un grand intérêt pour moi. Car, si je les rejoignais sur les bords de la rivière Athabaskaw, j'embarquais avec eux dans la berge, sinon, je manquais mon voyage selon toute vraisemblance. Il y a encore 25 milles pour atteindre cette rivière, 25 milles à travers des savanes et des terrains fangeux. Qu'il me tarde d'arriver ! Il me semble que mes devansiers sont déjà sur l'eau. Je laisse mon compagnon conduire les chevaux dans ces chemins difficiles, et moi après avoir attaché ma soutane à ma ceinture, je prends les devants à toutes jambes. Après trois heures et demie, tantôt courant, tantôt emboûrbé dans les marécages, enfin tout couvert de sueur et haletant, j'arrive sur les rives de cette grande rivière Athabaskaw. Au bas des côtes j'aperçois de la fumée, à travers la forêt. « Mon Dieu, est-ce qu'ils ne seraient pas encore embarqués ! » Je descends les côtes en courant. Déjà je remercie dans mon cœur le bon Dieu de ne pas avoir manqué mon occasion. Me voilà auprès du feu, je cours au rivage : il n'y a personne. Vaine espérance, ils sont déjà embarqués, il y a à peu près une demi heure, et un torrent rapide les a déjà emportés bien loin de moi. Je m'assieds devant cette eau, qui semble se moquer de ma mésaventure. Mes larmes se mêlaient à la sueur qui inondait mes joues brûlantes. J'étais si heureux, d'aller pour les secours de notre sainte religion à des peuples qui les désiraient avec tant d'ardeur, et voilà que je suis arrêté, par une contrariété très pénible ; enfin je me sou mets à la volonté de Celui qui est le maître des hommes et des choses, et j'eus assez de résignation pour m'écrier dans ces lieux déserts. « Fiat voluntas tua ! Seigneur quel besoin avez vous de moi pour faire votre œuvre ! » Mon compagnon arrivé, nous passâmes la nuit en ce lieu, et le lendemain je m'en revenais vers la mission de St. Albert, étant presque tenté de penser que la



Divine Providence me faisait défaut. Mais comme je me résonnais, afin de me soumettre aux desseins du bon Dieu, voilà que je rencontre une famille métisse, campée sur les bords de la rivière Pembina. Après leur avoir raconté ma contrariété et mon embarras, le père de cette respectable famille, s'offre à me conduire dans son canôt au petit lac des Esclaves. En quelques instants, nous sommes convenus du prix ; je congédiais mon premier compagnon et je descendais le courant en faisant mouvoir gaiement mon aviron, tout en récitant un *Te Deum* de remerciement. « Vive toujours le bon Dieu, me disait mon nouveau guide, vraiment je ne m'attendais pas à descendre cette rivière avec vous aujourd'hui. C'est vraiment étonnant, comme le Seigneur arrange les choses, je tirais mes plans ce matin, pour chasser le castor et voilà qu'il m'avait déjà destiné pour vous mener vers de nouveaux priants. *Tapwe mamaskatch-etotak.* »

Le troisième jour, nous entrions dans la rivière Athabaskaw, qui le même jour nous emportait à l'embouchure du petit lac des Esclaves. Pendant deux jours, nous remontâmes cette rivière de rapides ; enfin nous entrions dans le lac : on lui donne le nom de petit lac des Esclaves, quoiqu'il ait presque 100 milles de long, par opposition au grand lac des Esclaves, à l'embouchure de la rivière Mackenzie. Le jour de la Pentecôte au matin, par une forte brise, nous débarquions devant le fort de traite, où j'étais salué par une intéressante population de métis et de Cris des bois. Quelle agréable surprise pour ces bons gens, qui aiment tant le prêtre, et qui en sont tant aimés ! De suite je commençais les exercices de la mission. Après quelques jours, voyant les bonnes dispositions de mes nouveaux néophytes, je leur proposais de se cotiser et de s'entendre ensemble afin de bâtir une maison pour le futur missionnaire. Qui fut dit, fut fait ; entre les instructions et exercices, on abattait et on équarrissait le bois qui devait servir à la construction de la nouvelle bâtisse. En moins d'une quinzaine de jours, nous avions

élevé la maison du prêtre et cela sans qu'il en coûtât un sou aux missions.

Pour me rendre à tous les désirs de Mgr. Faraut, j'aurais bien voulu aller visiter le pauvre Père Tissier, depuis si longtemps seul, à la mission de St. Charles, au fort Dunvegan. Avec la complaisance et l'aide charitable de Mr. Macgilvray, le commis en charge au fort du petit lac des Esclaves, je pus aller réjouir et consoler ce cher confrère. Des chevaux et deux jeunes gens furent mis à mon service. Nous eûmes beaucoup de difficultés pour arriver à la rivière, la Paix. J'avais pris une nouvelle direction, qu'on me disait plus droite, mais aussi dans quel embarras ne nous trouvâmes-nous pas, dans des bois épais, de longues savanes et de l'eau en masse ! Arrivés sur les bords de la rivière La Boucaïe, nous fûmes bien étonnés et presque découragés en voyant le lit de cette grande rivière gonflée par les neiges des Montagnes Rocheuses, que faisait fondre un soleil ardent. Heureusement mon guide était un sauvage courageux et si plein de bonne volonté, qu'il s'était offert pour m'accompagner ne demandant pour toute récompense que de lui enseigner la religion le long de la route. Enfin nous essayons de traverser cette effrayante rivière, avec un petit canot de bois, que nous trouvons par hasard. Après avoir failli noyer nos chevaux et nous être mouillés jusqu'aux os, la nuit nous surprit : mes deux jeunes gens de l'autre côté avec une partie des chevaux, et moi de ce côté avec un cheval, n'ayant rien à manger et rien pour me couvrir pendant la nuit. J'allumai du feu, j'étendis quelques branches sur moi et je m'endormis, accablé de fatigue, sur ce rivage sombre et désert. Quelle nuit ! après la première fatigue apaisée, le froid m'empêcha de dormir et je vous assure que j'eus le temps de jongler jusqu'au lever du soleil, où mon guide avec beaucoup de difficulté put venir me traverser. Nous sellons nos chevaux et nous continuons notre route. Enfin la 5ème journée depuis notre départ du petit lac des Esclaves, nous aper-

cevons les montagnes de la rivière la Paix et en quelques heures nous descendons ces énormes collines, au pied desquelles coule ce majestueux fleuve. J'apercevais de l'autre bord le fort de traite, et un peu plus bas, la maison de la Prière. Nous tirons quelques coups de fusil pour avertir. En un instant tout le monde est sur la côte, je distingue une soutane; c'est le Père, accompagné de sa petite population, tous fort occupés à deviner quelle est cette visite imprévue. Un canot arrive à nous, et mon Frère, qui ne peut en croire ces yeux, tombe dans mes bras. Ceux qui ont déjà passé par de pareilles entrevues, peuvent dire ce qu'on éprouve, en de semblables circonstances. Supposez un peu le bonheur de ce missionnaire, qui, depuis presque trois ans, n'avait pas vu de prêtre. Jugez, s'il faut du courage et de la persévérance, surtout dans le pays, où il se trouve. Il est seul dans sa petite maison, faisant sa cuisine et son petit ménage, il n'a pas même un frère coadjuteur pour adoucir un peu sa position. Malgré toute la bonne volonté de Mgr. Faraud, cette mission si éloignée n'a pas le petit confortable des autres stations. D'un autre côté les difficultés du transport sont un autre embarras. Les objets, qui sont expédiés à ce missionnaire, la plupart du temps sont avariés, gâtés, avant d'arriver à sa mission. L'hiver dernier, il a été obligé d'aller lui-même avec ces chiens chercher à plus de 200 milles, son petit approvisionnement, qu'on avait laissé à un poste dans l'automne; quand il fut pour l'emporter, il s'aperçut que ses hosties étaient mouillées, ainsi que ses livres et ses ornements pour sa chapelle. Je demurai un jour et deux nuits avec mon Frère, que je n'avais jamais encore vu, mais à qui mon cœur était déjà attaché parce que je le voyais si isolé et si digne de pitié. Vous pouvez vous imaginer si ce temps fut bien employé. Mon Dieu que les émotions sont sensibles dans nos séparations! N'est-ce pas, bien cher Père, que vous en savez quelque chose! Mon apparition avait été comme un rêve, je l'avais confessé, je l'avait consolé et encouragé..... Je l'embras-

sais et déjà si tôt je le laissais dans sa solitude... « Mon cher Père, lui dis-je en le laissant, ne vous découragez pas, les St. Anges qui ont si bien veillé sur vous jusqu'aujourd'hui, ne vous abandonneront pas. Au revoir ! ». Je retournai par le chemin ordinaire, et je pus arriver en bien moins de temps et avec moins de misère, que par la direction que j'avais prise pour venir. Arrivé à la mission, je continuai les exercices pour ceux qui étaient survenus pendant mon absence, tout en m'occupant à faire terminer la maison du futur missionnaire.

Le jour de mon départ était arrivé. Après avoir dit la Ste. Messe, salué et béni ces bons chrétiens, j'embarquais dans un joli petit canot d'écorce, qui me ramenait, par la route du lac Labiche, où j'arrivais la huitième journée au matin, à mon grand regret. Mgr. d'Anemour était absent, étant parti, depuis quelques jours pour aller visiter ses hommes, qui travaillaient à ouvrir un grand chemin depuis le lac Labiche jusqu'à l'embouchure de la rivière Athabaskaw.

Je pensais me reposer quelques jours à N. D. des Victoires, repos dont je croyais avoir besoin après une semblable excursion. Mais ce n'était pas encore le temps de penser au repos : je ne me doutais cependant pas de la besogne qui m'attendait ici. On m'apporta la nouvelle que les sauvages étaient sur le point d'arriver à St. Paul, et que la maladie commençait déjà à les travailler. Adieu donc le repos, j'accours ici ; en chemin je rencontre le P. Dupin, qui s'en allait au lac Labiche, pour se faire soigner. Son voyage de la prairie l'avait épuisé. Il était bien malade, mais par chance il n'était point attaqué par l'épidémie, qui commençait à faire des ravages au milieu des camps des Cris. J'arrive ici le 18 juillet après-midi. Ah ! oui, il faut le voir pour le croire. Quel spectacle lugubre ! Plus de cent trente familles sont à fixer leurs loges, à l'entour de ma maison. La frayeur et l'épouvante sont peintes sur les visages de tous les sauvages. En face de la mort qui semble tous les menacer, en pleurant ils tendent

les bras vers moi, et me supplient de les prendre en compassion. A peine suis-je descendu de cheval qu'il me faut courir dans toutes les loges et les cabanes de feuillage, visiter les malades, qui m'appellent de tous côtés. Quant à présent je réfléchis, comment pendant presque deux mois j'ai pu passer à travers ce fléau, et cette fatigue, je ne puis m'empêcher de reconnaître la visible protection d'une Providence toute particulière sur moi. Pauvres sauvages ! que c'était triste et vraiment capable de toucher le cœur le plus dur de les voir et même maintenant, puisque quelques pestiférés sont encore gisant ici. Tout le monde implorait mon secours et ma charité, les uns pour des médecines, et les autres pour recevoir les derniers sacrements. Jour et nuit, je suis sur pied ; à peine si j'ai le temps de dire la Ste. Messe : il me faut instruire et baptiser les infidèles mourants, confesser et assister nos néophytes à la dernière heure, donner à manger à boire aux uns, aller faire du feu aux autres, pendant le froid de la nuit. Car cette dégoûtante maladie a ôté toute compassion du cœur des sauvages. Ces lépreux d'une nouvelle espèce sont éloignés des loges et renfermés dans de petites cabanes de branches pour y voir leur corps se décomposer et pourrir plusieurs jours avant la mort. Il n'y a que le prêtre qui a le courage de les approcher, de les toucher et de les panser. Pauvres Indiens, ils croyaient que la maladie n'avait pas de prise sur moi, parce qu'étant toujours avec les malades je ne l'étais pas moi-même. En effet, disaient-ils, que deviendrions nous, s'il fallait que tu fusses attequé ?

Je ne puis m'expliquer cette maladie. Les uns disent que c'est la petite vérole, d'autres les fièvres scarlatines. Pour moi, je ne suis pas médecin, mais je serais porté à croire, que c'est une réunion de plusieurs maladies ou fièvres putrides. Le mal commence, par se déclarer par une fièvre brûlante ; au bout de deux ou trois jours, la peau devient rouge et se couvre de boutons. Bientôt ces pustules ne forment plus que des gales, qui recouvrent

une matière infecte. Alors toute la chair commence à se décomposer, et à se détacher par lambeaux ; les vers se forment dans les parties les plus attaquées, et ce corps humain se voit rongé tout vivant. L'inflammation de la gorge ne laisse passage à aucune nourriture, pas même au liquide ; c'est alors que dans de cruels tourments, le misérable cesse de respirer seul dans sa cabane, sans autres secours, que ceux que je vais lui porter. Mais il faut ensevelir ces cadavres dégoûtants, leur creuser une fosse et les porter au cimetière ; or, pour toute cette besogne j'étais seul avec des gens qui avaient horreur et frayeur de leurs propres parents. Le bon Dieu seul connaît ce qu'il m'a fallu faire pour empêcher les pauvres corps d'être mangés par les chiens ; mais mes fatigues étaient bien payées, et combien j'étais consolé en voyant mes sauvages malades si bien disposés à mourir ! Parmi tous ceux qui sont morts à la mission ou aux environs, pas une seule personne n'est morte sans avoir reçu les sacrements de notre Ste. Religion. Cette maladie qui paraît une calamité pour les nations sauvages de ce pays, est vraiment une bénédiction et un bonheur aux yeux de la Foi. Cette prédication tacite du Maître de la vie a fait plus de bien à cette mission, que quatre ans de mes sermons. Cette mort qui s'avance avec un appareil si terrible, cet abandon et cette horreur du malade étaient plus que suffisants pour remuer les consciences, toucher les cœurs et faire embrasser notre Ste. Foi.

Que n'ai-je le temps, mon cher Père, de vous raconter tous les faits étonnants, qui se sont passés pendant cette épidémie ! Des guérisons miraculeuses accordées à la Foi de quelques bonnes âmes, des cures extraordinaires que j'opère moi-même sur certains malades, avec mes médecines et traitements. Je n'aurais jamais pensé qu'on puisse devenir docteur à force de soigner, à tort et à travers. Je ne veux pas vous en dire plus long sur ce sujet, car vos médecins de Montréal viendraient me trouver pour avoir des leçons.

Il y a quelques jours je m'éveille à minuit ; on frappe à la porte de notre chapelle : je vais, c'est un vieux sauvage encore infidèle, qui me prie de le laisser entrer dans la demeure du bon Dieu. Je lui ouvre et je me retire un peu. Ecoutez sa prière : « Mon Père, dit-il, je te prie de m'écouter, quoique je n'appartiens pas encore à ta Religion. Si tu donnes la vie à ma fille, je te promets de prier. » Alors il commence à pleurer tout en continuant sa prière ; enfin il retourne chez lui. J'avais administré la veille sa fille, cette même nuit, j'avais été la voir et elle commençait à entrer en agonie. Je fus donc bien surpris et émerveillé le lendemain de la voir mieux. Au bout de quatre jours, elle était capable de marcher seule. Appelez cela comme vous voudrez, mais moi, je vous dirai que le Seigneur peut faire des miracles, même parmi les sauvages. Pendant que j'étais ainsi occupé auprès de mes patients, voilà un sauvage qui arrive de Victoria, résidence du ministre protestant. Il est envoyé par le chef de son camp. On me prie et supplie d'aller visiter ces gens-là. Je m'arrache d'entre les bras de mes sauvages, qui veulent me retenir, et, le même jour, avant le soleil couché, je suis au milieu des sauvages protestants et de quelques catholiques. Ni ministre, ni ministresse n'osent paraître au milieu des malades. « C'est aujourd'hui qu'on reconnaît la vraie religion, me disent-ils ; nous le reconnaissons le vrai Prêtre, c'est celui qui n'aime pas sa vie et la donne pour venir à notre secours. Où sont-ils ces anglais, qui se disent les hommes de l'Evangile ? Ils ne paraissent pas à présent que nous mourons à leurs portes. Ils ont peur de nous, et non seulement ils ne veulent pas nous toucher, mais même ils craignent de nous approcher de loin. Baptise-nous, ajoutaient-ils, et reçois notre abjuration. » Je passai un jour et deux nuits à récolter tant que je pus dans ce petit camp et je m'en revins ici. Plusieurs sont morts pendant mon absence, mais ils avaient tous reçu les sacrements avant mon départ.

Enfin la nouvelle de ma position arrive à St. Albert, notre principale résidence (120 milles) et de suite on m'envoie deux frères convers qui m'aident beaucoup. Je commençais à avoir un peu de relâche, la maladie ne sévissait pas tant ici, la plus grande partie des sauvages commençaient à être mieux et à retourner dans leurs prairies. De nouveau je me berçais de l'idée de me reposer, quand un courrier arrive de St. Albert, m'annonçant que l'épidémie vient d'éclater dans cette mission. On m'appelle là au plus tôt, les deux missionnaires de cette localité sont dangereusement malades et on m'informe que des chrétiens sont déjà morts sans les secours de la religion. Vous comprenez, mon cher Père, que tout cela était plus que suffisant pour me faire voler vers mes frères, qui avaient besoin de ma présence. J'arrive au près d'eux, mais heureusement le danger de leur état, était passé. Pendant deux jours je m'employais à aller administrer plusieurs malades. La maison de nos bonnes sœurs de charité était un vrai hôpital ; tous leurs orphelins ont été atteints de la fièvre et en même temps et en peu de jours ils étaient tous à l'extrémité. Pour moi voyant les Pères un peu mieux, je m'empressai de revenir ici auprès des quelques malades que j'avais laissés.

Le P. Dupin, vient d'arriver du lac Labiche ; il est encore très faible et incapable de rien faire. Il va garder la maison jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli. Pour moi il a été décidé que j'irai au plus tôt rejoindre les camps sauvages dans la prairie, pour profiter des bonnes dispositions dans lesquelles les a mis la main du bon Dieu. Dans quelques jours je partirai avec mon intrépide Alexis qui arrive de l'Île à la Crosse, et j'irai donner avec le secours divin le coup de grâce au ministre. Pauvres ministres, ils se sont couverts de honte par leur indifférence ou plutôt leur lâcheté en face de la maladie contagieuse.

Si j'ai parlé beaucoup de moi dans ce petit rapport, vous voudrez bien me le pardonner, mon cher Père ; je n'ai vo-



Je vous présenterai qu'un récit simple, tout ce que d'ailleurs me permettent mes nombreuses occupations. Que voulez-vous, j'ai une santé de fer et une forte constitution, ce ne doit pas être un sujet de vanité pour moi d'être robuste, car c'est un pur don de la Providence, qui a bien voulu se servir de moi dans cette circonstance. Je serais bien fou et bien insensé d'en tirer vanité ; mais je remercie tous les jours le bon Dieu de me faire penser souvent que j'aurai un grand compte à lui rendre, si je n'emploie pas toute ma force physique à l'avantage de la religion et des missions. Fasse le ciel que je n'oublie jamais ce devoir !

Fermerai-je ma lettre sans vous dire un mot de mes chers Pieds-noirs ? Pendant que j'étais dans leur camp, l'hiver dernier, j'appris que la maladie, qui, dans ce moment, règne dans le Kisiskatchiwan, décimait déjà les Piégames et les Gens-du-sang, depuis le mois de décembre dernier. C'est à peu près vers ce temps, qu'une troupe de soldats américains venaient de fondre sur un camp de Piégames, pour venger un meurtre et un vol de mulets. Les Sauvages m'ont raconté que les Grands-couteaux ont fait un terrible massacre de femmes et d'enfants. D'après des rapports, sur la véracité desquels on ne peut pas beaucoup se fier, il paraîtrait que ces trois tribus auraient été très-décimées par cette dernière maladie. Pour la petite tribu des Sarus, elle se trouve réduite à treize loges. En parcourant les prairies, on rencontre souvent des cadavres à demi mangés par les loups, des victimes de l'épidémie. Pour les camps qui étaient éloignés de nos missions et qui étaient atteints de la maladie, on laissait les malades le long des chemins et on les abandonnait encore tout vivants. Pauvres malheureux, qui devaient être attaqués par les animaux féroces avant d'avoir rendu le dernier soupir.

Pardonnez-moi, mon cher Père, si je vous entretiens si longtemps des sauvages ; mais que voulez-vous, on parle volontiers de ce que l'on aime. Oui, je les aime les pauvres délaissés de la nature, je leur porte intérêt de tout mon

cœur de missionnaire. Que ne puis-je faire encore plus, pour leur bonheur en ce monde et en l'autre.

Avant de terminer je ferai une question et je me permettrai d'y répondre moi-même. Que vont devenir toutes ces différentes tribus, qui ont leur terre entre les rives du Missouri et du Kisiskatchiwan, à présent que la plus grande partie de ce pays appartient au gouvernement du Canada ? La connaissance et l'habitude que j'ai de la vie sauvage, le caractère et la nature de ces nations, ce qui s'est passé le long du Missouri depuis une quinzaine d'années, tout cela me force à vous répondre qu'avant 20 ans, ces tribus auront à peu près disparu. 1o. Tous ces sauvages ne vivent et ne se nourrissent absolument qu'avec la viande de buffalos, à peine s'ils peuvent croire qu'on puisse vivre autrement. Il n'y a pas un seul lac dans ces immenses prairies, où l'on pourrait vivre au poisson (excepté pourtant le lac de bœuf, qu'on ne connaît pas encore). Depuis quelques années les buffalos diminuent beaucoup par la destruction qu'on en fait tous les ans, la chasse se faisant à présent sur une plus grande échelle que dans l'ancien temps. Une neige abondante et un hiver dur, réunis à quelqu'autres causes les détruiraient presque complètement, et alors le pauvre sauvage des prairies n'a plus qu'à manger ses chiens, ses chevaux et à mourir dans son désert, ou bien à aller se jeter sur les établissements des blancs et à piller tout ce qui lui tombera sous la main. 2o. Le Canada étant en possession de ce pays, va vouloir en tirer profit ; des chemins de fer, de grandes voies publiques, des postes militaires, des traiteurs de toutes sortes afflueront ; c'est alors que commenceront les difficultés avec les sauvages. Plus d'une fois ces derniers tueront ou voleront les blancs ; on voudra en tirer vengeance, on exigera de livrer les coupables, la tribut s'y refusera et alors elle verra les blancs foncer sur elle et la détruire. Aussi votre gouvernement doit-il agir avec beaucoup de prudence, quand il veut traiter avec les Indiens.

Il y a quelque temps, dans une grande assemblée des

Cris, après avoir fumé le calumet, le grand chef se lève et m'adressa la parole en ces termes : « Notre Père, nous en-  
 « tendons dire que tes compatriotes se disent à présent les  
 « maîtres de nos terres, qu'ils doivent venir ici bientôt,  
 « pour prendre les meilleures places, naviguer dans nos  
 « rivières et courir dans nos prairies et ainsi troubler notre  
 « manière de vivre ; dis-nous donc aujourd'hui, par quel  
 « droit ces hommes-là veulent-ils s'emparer de notre pays ?  
 « Est-ce par le droit du plus fort ? Quand leur avons-nous  
 « cédé nos terres ? Ne sommes-nous pas déjà assez miséra-  
 « bles, sans que tes parents viennent nous rendre encore  
 « plus dignes de pitié ? Dis leur donc qu'ils restent chez  
 « eux et qu'ils ne s'occupent pas de nous ; pour notre part  
 « nous n'allons jamais les troubler chez eux. » Suivant mon  
 habitude, je fis au chef cette réponse que la prudence  
 m'inspire toujours en de pareilles circonstances : « Mes  
 « enfants, l'homme blanc est fort et puissant, votre intérêt  
 « est de ne pas essayer à lui résister ; mais c'est de bien  
 « vous entendre avec lui, de le regarder comme un ami et  
 « un allié : alors il vous fera du bien, il vous aidera à  
 « vivre et il fera tout en son pouvoir pour adoucir votre  
 « position, seulement soyez en paix avec lui. » Pour nous,  
 missionnaire de la Paix, nous ferons toujours notre possi-  
 -ble pour adoucir les sauvages, les bien disposer à l'égard  
 des blancs, tout en nous hâtant de les christianiser et d'en  
 envoyer au ciel le plus possible, jusqu'à ce que vienne le  
 temps qui les verra disparaître de la surface de la terre  
 devant le soleil de la civilisation, comme au printemps la  
 la neige se fond par la présence des chauds rayons du  
 soleil.

Depuis ce printemps nous avons eu un climat bien dif-  
 férent de l'année dernière, où une grande sécheresse  
 détruisit toutes nos petites moissons. A présent c'est tout  
 le contraire, une pluie presque continuelle a fait tout  
 pousser en abondance, mais les gelées du mois d'août et  
 de septembre ont déjà fait beaucoup de dommages. Le 9  
 août une forte gelée se faisait sentir tout le long du Kisis-

katchiwan, endommageant les patates et les petits jardins, mais surtout ruinait presque la récolte du blé. A la mission du Jac Labiche, où j'ai été il y a quelques jours, cette gelée ne s'est point fait sentir; de sorte que la récolte a la plus belle apparence et promet une grande quantité de blé. A l'heure qu'il est, nous sommes déjà entrés dans l'été sauvage, (Indian Summer), nous avons un temps magnifique et une température de juillet.

Mon cher Père, en vous envoyant ce rapport si mal griffonné, mon intention est de vous faire plaisir, vous, qui vous intéressez tant à nos missions lointaines et difficiles, et en même temps d'intéresser de plus en plus à notre cause tous nos amis du Canada. Ne pouvant écrire à tous en particulier, je me fais un devoir aujourd'hui de les saluer et de leur offrir mes affectueux souvenirs et remerciements pour tout ce qu'ils ont fait pour nous.

Veillez bien me croire, mon révérend et bien cher Père, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée.

Votre frère et ami dévoué

ABB. LACOMBE,

*Ptre. O. M. I.*

*Lettre du Révérend Père Fourmont, O. M. I., au Révérend  
Père Charpénéty, O. M. I., à Montréal.*

Hospice de St. Albert,

26 Août 1870, à 3 h. A. M.

Mon Révérend et bien cher Père,

Vous le voyez, on est matinal par ici. Un bon moyen pour cela, c'est de ne pas se coucher du tout comme j'ai été obligé de le faire cette nuit pour garder à mon tour nos chers petits orphelins, qui sont tous atteints par la terrible maladie de la picotte. Nous en avons déjà perdu trois, dont un hier soir, et son cadavre est ici tout prêt de moi pendant que je vous trace ces lignes : aussi peut-être que ma lettre aura une odeur de mort et d'hôpital. Qu'il est triste de voir souffrir ces pauvres petits sauvages sans pouvoir presque les soulager ! Du moins nous avons la consolation de leur administrer les sacrements avant de mourir. Le défunt dont je viens de vous parler était un garçon de neuf ans assez intelligent et élevé tout petit par les bonnes sœurs grises. Il a eu sa connaissance jusqu'à la fin. Quand il se sentait un peu mieux, il disait : moi ne pas mourir : mais aussi quand il souffrait beaucoup, il disait : moi mourir. Quelques heures avant sa mort, il a encore demandé à se confesser, et il l'a fait, ce pauvre petit, les larmes aux yeux. Il a été littéralement étouffé par le terrible mal.

Si la maladie continue, je pense que tous ces pauvres petits orphelins vont s'en aller en paradis où le bon Dieu les appelle pour les préserver de bien des misères de toutes sortes qui les attendent sur le chemin de la vie.

Aussi quoiqu'ils me fassent bien pitié, je ne puis pleurer leur bienheureuse mort et au lieu du De profundis je réciterais plus volontiers un Te Deum.

Mais il n'y a pas que ces petits anges d'innocence que nous enlève le fléau, il moissonne dans tous les âges, faisant disparaître des tribus presque entièrement. C'est ainsi nous assure-t-on que sont décimées plusieurs tribus de la race des Pieds-Noirs, la tribu *des gens du sang*, la tribu *des Saras*. Les Cris du Père Lacombe meurent aussi en grand nombre et les survivants se concentrent en foule. Les Cris protestants de l'Etablissement méthodiste de Victoria ont fait presque tous leur abjuration, depuis qu'ils ont vu leur ministre leur fermer sa porte et se barricader dans sa maison de crainte que le terrible fléau ne vienne lui faire visite en compagnie des sauvages.

Le R. P. Lacombe demandé par ces malheureux est accouru sur le champ pour les consoler et ils l'ont reçu comme un père. Ce pauvre Père Lacombe comme un nouveau François Xavier, volé de mission en mission, semant partout avec intrépidité la divine semence. Les Cris, les Pieds-Noirs, les sauvages du grand lac des Esclaves, du lac Labiche, de St. Albert, de la rivière la Paix sont tour à tour les objets de ses courses apostoliques. Il trouve les Pi-ds-Noirs, maintenant bien disposés à recevoir le Saint Evangile ; son retour a été marqué par un épisode bien touchant.

Quelques familles des Pieds-Noirs étaient venues traiter au fort des Prairies, à 9 milles d'ici. Malheureusement elles ont rencontré autour du fort des Cris et des Assiboïnes de la plus barbare espèce. Après leur avoir fait les protestations les plus pacifiques, fumé avec elles le calumet de la paix, ils ont formé le complot de les massacrer, ce qu'ils ont exécuté en les attaquant lâchement dans le bois, au moment où ces pauvres familles de Pieds-Noirs se retireraient tranquillement. Heureusement que la plupart ont pu échapper, mais sans armes, sans provisions, à moitié nus et cela à la fonte des neiges, car pour se sauver plus vite, ils avaient tout abandonné. Mais dans ce temps là arrivait sur les lieux le R. P. Lacombe qui revenait de visite aux Pieds-Noirs de la Prairie. A un certain endroit

un homme de son escorte aperçoit des traces fraîches de passage : on voit que les pistes se dirigent vers le bois, on cherche de tous côtés : bientôt on perd la trace de ces pistes sans rien découvrir et l'on allait continuer la route, lorsqu'un métis au regard pénétrant croit apercevoir quelque chose d'extraordinaire dans un fourré impénétrable. Il fait part de sa découverte, on approche avec précaution et que découvre-t-on ? Ces pauvres Pieds-Noirs échappés au massacre et tout tremblant de froid et de frayeur : ils se croyaient, à leur dernière heure, pensant être découverts par leur barbare ennemi. C'est avec une grande peine qu'on parvient à les rassurer et à les faire sortir de leur trou. Il ne faut rien moins que la présence du Père Lacombe pour leur inspirer la confiance. Aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ils viennent se jeter à ses genoux en baisant ses mains, sa soutane, en pleurant et en le suppliant de les prendre en pitié et lui racontant leur tragique histoire. Le R. Père les console, leur donne des vivres et deux chevaux avec lesquels ils se remettent en route pour la prairie. Deux femmes ont montré un courage héroïque dans cette circonstance. Un pauvre homme ne pouvait plus suivre les fuyards, à cause de ses horribles blessures, vite, elles improvisent un brancard et portent avec des peines incroyables ce malheureux blessé plutôt que de l'abandonner.

- Sur les rives de la grande rivière la Paix le R. P. Lacombe a visité un autre véritable apôtre du Seigneur, le R. P. Tissier qui depuis près de trois ans vivait seul sans avoir vu aucun confrère, et presque sans communication avec le monde civilisé, étant obligé d'aller chercher seul, avec des chiens, à près de 200 milles un butin avarié. Ici les RR. PP. Bourgines et Leduc ont été pris par la picotte mais ils sont actuellement rétablis ; le Père Leduc a été pris au lac Ste. Anne en venant me visiter ; il a fallu que deux sœurs vinsent le soigner ; une nuit il était tourmenté par une telle démangeaison qu'il a engagé un Assiboine à le gratter jusqu'au sang.

Je pars lundi prochain pour accompagner les chasseurs à la Prairie. Je crains bien que la picotte nous y suive ; alors ce serait terrible, mais nos métiers prient si bien que j'espère tout de la miséricorde divine. Nous n'avons pas encore de nouvelles de Mgr. Grandin, en voyage au Caribou. Nous l'attendons sous peu de jours. Adieu, cher Père, prions toujours l'un pour l'autre.

Votre frère toute affectionné en J. et M. J.

FOURMOND, O. M. I.



## MISSION DE LA RIVIERE MACKENZIE.

*Lettre de Monseigneur Faraud au T. R. P. Fabre Supérieur  
Général des Oblats de Marie Immaculée.*

Mission de la Providence, 6 Mai 1868.

Mon très-révérend et bien-aimé Père.

Je vous adresse le compte rendu de nos travaux durant les années 1866 et 1867. Je suivrai à peu près le même ordre que dans les rapports précédents, c'est-à-dire que je parcourrai successivement chacune des missions du vicariat, en faisant connaître les différents faits qui s'y rapportent.

*Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw.*—En passant l'hiver de 1866-67 à la mission de la Nativité, Athabaskaw, je m'étais proposé de visiter les sauvages de notre belle mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, (fond du lac Athabaskaw). Ils s'y attendaient et il me paraissait presque impossible de manquer à ma parole. Quelques jours avant mon départ, c'est-à-dire le 8 mars, je recevais des lettres m'annonçant qu'un ministre protestant, chassé du lac d'Ours (mission de Sainte-Thérèse) par le R. P. Petitot, s'était abattu sur notre belle mission de Saint-Michel (fond du lac des Esclaves). Cette mission n'avait pas été comprise dans le programme de nos travaux du printemps, parce que je la croyais à l'abri des attaques de l'hérésie. Il devenait absolument nécessaire de la visiter. Il fallut pour cela changer tous mes plans de campagne.—Mgr Clut se rendit seul à Notre-Dame des Sept-Douleurs, j'envoyai le R. P. Tissier, prendre la direction de Saint-Joseph, afin

que le P. Gascon pût aller à Saint-Michel et le P. Eynard à la Providence tenir la place du P. Grouard, à qui j'avais donné ordre de visiter les missions du Sacré-Cœur de Jésus, de Saint-Raphaël et de Saint-Paul, des montagnes Rocheuses. Je restais seul à la mission de la Nativité.

Ces nouveaux arrangements furent cause que le P. Eynard n'arriva pas en temps voulu à la Providence, et par suite le P. Grouard, qui était prêt à partir avec l'express d'hiver, fut fort embarrassé. Cet embarras donna lieu à un trait de dévouement de la part de nos bons Fr. Alexis Reynard et Boisramé, dont je veux vous parler avant d'entrer dans le détail des missions. Le P. Grouard, considérant d'un côté le danger qu'il y avait à laisser les missions exposées à la gueule du loup, et de l'autre la difficulté qu'il y avait aussi à laisser les Frères seuls pendant trois mois, avec le soin de la mission au temporel et au spirituel autant qu'il leur était possible, était fort indécis. Ils tinrent conseil ; la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes devaient l'emporter et il en fut ainsi. Les Frères consentirent à se priver de confession, de communion et même d'entendre la messe, se proposant d'employer en visites au saint sacrement et en méditations le temps où ils auraient dû assister à la messe. Ces dévoués Frères avaient plus d'un souci : ils devaient en premier lieu équiper les sauvages qui devaient venir me rejoindre à Athabaskaw pour le voyage au lac la Biche et en outre se procurer les provisions nécessaires pour entretenir la mission. Dieu ne mit pas, tout en l'acceptant, leur dévouement à une trop grande épreuve ; quinze jours après le P. Eynard venait les rejoindre et les consoler.

- Les sauvages de Notre-Dame des Sept-Douleurs perdirent peu en perdant ma visite, dans ce sens que, pour la première fois depuis de longues années, les caribous manquant, ils avaient passé un hiver rigoureux, sans cesse à la veille de mourir de faim, en sorte qu'un tout petit nombre put se rendre à la mission. Mgr Clut y passa

trois semaines, instruisant, confessant et distribuant la sainte communion à cette petite partie du troupeau. Comme c'étaient les plus fervents, ils lui donnèrent de la consolation comme toujours. Rien d'extraordinaire ne marqua son séjour parmi eux, si ce n'est peut-être la difficulté de les satisfaire sur les plaintes qu'ils faisaient de mon absence. Ce cher prélat fut de retour le 29 avril. Il faut sa force et son courage pour faire le voyage sur ce lac en cette saison, étant obligé de marcher parfois jusqu'aux genoux dans l'eau glacée.

Nous nous attendions à une forte besogne à la mission de la Nativité. Les sauvages que je n'avais pas vus depuis six ans, s'étaient promis de ne pas manquer l'occasion, en se réunissant tous auprès de nous au départ des glaces. De temps en temps, à mesure que les jours grandissaient, quelques-uns venaient me faire une courte visite. Tous ces visiteurs plus ou moins me donnaient lieu d'admirer les fruits abondants de saluts que Dieu opère dans ces âmes neuves.

Vers le 12 mai, le soleil avait enfin fait disparaître la neige et tous nos enfants des bois étaient réunis à une distance d'environ deux heures de la mission, attendant qu'un vent favorable, en chassant les dernières glaces flottantes, leur ouvrit un chemin pour se rendre jusqu'à nous. Tandis qu'ils étaient dans l'attente, une cause qui eût été indifférente ailleurs vint bouleverser toutes leurs idées et retarder le jour de leur arrivée. Ce fut l'apparition inattendue d'un commerçant américain, descendu par la rivière à la Paix. Ce nouveau venu leur promettait monts et merveilles pour les décider à lui donner leurs fourrures; il augmentait le prix ordinaire et semblait leur faire entendre que la Compagnie les avait volés jusque-là, en ne les payant pas assez. C'était plus qu'il n'en fallait pour déranger les esprits. Nos néophytes sont très attachés à la religion et aux devoirs qu'elle impose; mais d'un autre côté, par nature et par éducation, il sont très intéressés et même avarés. Les fourrures qu'ils avaient

entre les mains ne leur appartenait plus, puisqu'elles avaient été achetées à l'avance par la Compagnie. La tentation était forte et le pas glissant. Je dis à quelques-uns d'entre eux, qui avaient passé à travers les glaçons pour venir me voir, que notre fonction à nous n'était pas de nous occuper de la traite, mais que notre devoir était de les avertir qu'il fallait avant tout payer leurs dettes.

Quelques ignorants, je n'oserais croire qu'ils fussent mal intentionnés, allèrent rapporter aux autres que j'avais dit que tous ceux qui donneraient leurs fourrures à l'Américain seraient excommuniés. Ce fut une révolution complète chez les sauvages. Les uns disaient avec beaucoup de raison, qu'il leur paraissait peu probable que j'eusse donné une pareille décision ; d'autres, poussés par un mauvais esprit, prétendaient que c'était un pacte fait avec la Compagnie, qu'elle nous payait pour agir de la sorte à leur égard. Cependant les esprits s'échauffaient, et soit crainte, soit dépit, personne ne venait à la mission. Tout ceci se passait à notre insu. La rivière était libre depuis longtemps et nous nous expliquions peu ce long retard. Le mercredi, veille de l'Ascension, nous les attendions plus que jamais : personne ne parut. Sur le soir cependant, un de nos plus anciens et meilleurs chrétiens, exerçant une certaine influence sur les autres et ne manquant pas de bon sens, entra, s'approcha de moi en tremblant, s'assit, et après le silence d'usage me dit : « Je ne sais si je dois rester ici ou sortir.—Pourquoi ce doute ? lui dis-je.—On m'a dit que tu voulais m'excommunier moi et tous mes frères. — Et pourquoi ?—Parce que quelques-uns ont traité avec l'Américain. — Je n'ai ni dit ni pensé cela. J'ai fait observer, ce dont tu conviendras sans peine, qu'il ne fallait pas voler, que chacun devait payer ses dettes et après s'arranger comme il le croirait le plus avantageux pour lui. — Exactement, dit-il ; c'est ce que j'en'ai cessé de dire moi-même ; mais on ne voulait point me croire et plusieurs ont affirmé la chose avec tant.

d'assurance, que je m'étais presque laissé entraîner. C'est parce que tous les sauvages croient à ce qu'on leur a dit, que personne n'ose venir te voir, quoique tous le désirent. Pour ma part, j'ai balancé longtemps, mais je souffrais trop. Depuis l'automne passé, je me réjouissais dans la pensée de te revoir, je hâtai par mes désirs la fin de l'hiver, le printemps m'avait paru interminable, et au moment où mon ardent désir allait se réaliser, on m'annonce que tu veux me chasser de ta présence. En vérité, j'ai souffert extrêmement ces quelques jours passés. Ayant peine à supporter ma douleur, j'ai voulu t'entendre moi-même. Je ne te cacherai point que, contrairement à mon habitude, quoique n'y croyant qu'à demi, j'ai prêté comme les autres ma voix à la calomnie et mal parlé de toi, disant que les affaires de traite ne te regardaient point, et que je trouvais plus que surprenant que vous, que nous regardons comme des dieux sur la terre, parce que vous nous montrer le chemin du ciel, vous voulussiez nous chasser de l'Eglise pour des affaires qui ne regardent que la terre. J'ai même dit, que si c'était la vérité, que vous agissiez de la sorte parce que les bourgeois vous payaient, vous perdriez à mes yeux tout le prestige qui s'attache à vos personnes et que je n'aurais désormais plus ni foi ni confiance en vos paroles. Je suis donc on ne peut plus heureux du démenti que tu donnes à tous ces bavardages ; je me sens soulagé et mon cœur est remis.» En proférant ces dernières paroles, ce bon sauvage était tout attendri. Je le renvoyai avertir et désabuser ses frères. Quelques paroles suffirent pour apaiser la tempête. Dès le lendemain tous ces enfants des bois arrivaient joyeux, délivrés d'une peine sérieuse.

Le temps était désormais trop court pour leur prêcher une mission en règle. Nous fîmes un feu roulant d'instructions, à peu près tous purent se confesser et communier. J'administrai le sacrement de confirmation à une quarantaine. L'entrain, l'enthousiasme furent poussés jusqu'au plus haut point pendant ces quatre ou cinq jours.

Ils rappelaient les temps héroïques de la fondation de la mission. Je fus bien content d'eux. Je bénis la Providence de leur avoir départi ses grâces avec tant d'abondance. Le dimanche eut lieu la communion générale. C'était un touchant spectacle que cette église plus que pleine, toutes ces voix réunies exaltant avec une ardeur sans pareille la bonté et la puissance de grand Dieu qui aime la compagnie des pauvres et des humbles, qui les avait tous invités à son festin sacré et qui se disposait à venir dans leurs cœurs. Des larmes trahissaient malgré moi l'émotion de mon cœur. Les cérémonies de ce genre sont partout touchantes ; sur un terrain si neuf, où il y a à peine quelques années, Dieu n'avait pas un seul adorateur en esprit et en vérité, elles font sentir à l'âme un je ne sais quoi de délicieux, de divin qui lui fait éprouver un bonheur ineffable. Que les sacrifices qu'on a faits pour ces âmes paraissent peu de choses comparés à la joie d'un tel jour ! — Nous clôturâmes cette courte mission le soir même par un exercice nouveau pour eux et qui leur fit une vive impression.

Ce fut une conférence sur les différents devoirs du chrétien. Comme jusqu'ici deux missionnaires parlant aisément leur langue se s'étaient jamais rencontrés ensemble, on n'avait jamais pu leur donner ce genre d'instruction si profitable et si en usage dans notre chère famille. — Mgr. Clut, debout au milieu de la foule, faisait les demandes et soulevaient les objections. C'était avec une indicible satisfaction que je voyais ces chers enfants attentifs tournant leurs regards vers lui, saisis d'admiration de voir qu'il faisait si bien valoir les raisons de la paresse et de la négligence, et élevant bien haut les difficultés ordinaires. Ils se tournaient ensuite de mon côté, m'interrogeant de l'œil pour voir comment j'allais abattre cet échafaudage. A mesure que j'entrais dans l'explication, ils approuvaient des mains et de la tête, et se regardaient les uns les autres en signes de satisfaction. Après la cérémonie ils restèrent à peu près tous longtemps devant la porte de l'église

pour se rappeler ce qu'ils avaient entendu, et enfin une députation des plus intelligents vint me trouver pour que je les aidasse à dissiper certains doutes. Cette nouvelle conférence dura plus que la première. C'eût été le moment de faire un grand bien à ces chers enfants, qui seraient restés encore probablement plusieurs jours pour nous entendre ; mais je devais partir le lendemain pour le lac la Biche. Ils promirent d'être désormais plus fidèles, me conjurèrent de venir les voir de temps en temps, et partirent vivement impressionnés de la séparation. J'étais pour ma part attendri et satisfait.

C'est en la présence de l'ennemi qu'on connaît la valeur du soldat. Jusqu'ici la mission de la Nativité n'avait pas été attaquée par l'hérésie ; durant le cours de l'été, un ministre protestant vint, à notre grande surprise et contrairement à notre attente, se fixer tout près de la mission. Pas un sauvage ne daigna le regarder et il ne retira que le mépris et l'ironie de toutes les démarches humiliantes qu'il fit pour les gagner.

*Mission de Saint-Charles ou du fort Vermillon* — Avant de quitter ce district, il faut que je vous dise un mot de la fondation de la mission de Saint-Charles, dédiée au patron de notre bien-aimé fondateur et Père. Après avoir visité les quatre missions de la rivière à la Paix, j'avais pu me convaincre que Saint-Charles était tout à la fois le point le plus central, le plus avantageux et fréquenté par le plus grand nombre de sauvages. Durant l'hiver, je pris des arrangements avec le chef du district, qui voulut bien se charger de nous y faire construire une maison et une chapelle, et d'y nourrir le P. Tissier, que j'avais désigné pour cette mission, jusqu'à ce qu'il pût se suffire à lui-même. Ce Père devait s'y rendre au milieu de l'été, mais ayant été obligé de m'attendre pour le sacré de Mgr. Clut, il n'a pu aller s'y fixer définitivement qu'en automne. Ce n'a pas été sans difficulté qu'il s'y est rendu. Chemin faisant, tout son petit bagage tomba à l'eau et resta deux

jours dans la rivière. Tout ce qui n'était pas susceptible de se gâter fut retrouvé; mais les objets d'église, les livres, les papiers, tout fut mis hors de service. Il n'atteignit le but de son voyage que dans le mois d'octobre. Les bonnes dispositions qu'il trouva tant parmi les sauvages que parmi les habitants du fort lui firent bientôt oublier les malheurs du voyage. A son arrivée, on lui fit don d'une belle jument et d'une vache pour son établissement futur, et les serviteurs de la Compagnie firent une petite cotisation qui donna pour résultat 25 livres sterling. Il a de plus l'avantage d'avoir pour bourgeois M. Roderick Ross, un de nos meilleurs amis. J'ai donc tout lieu d'espérer que durant le cours de l'hiver, il aura pu réunir les matériaux nécessaires pour la construction de sa maison.

J'ai béni Dieu mille fois de m'avoir inspiré la pensée de hâter cet établissement; un peu plus tard toutes ces importantes missions tombaient au pouvoir des hérétiques. Déjà cet hiver le ministre est allé s'installer à la mission de Saint-Henri. J'espère qu'il déguerpira bientôt, parce que Mgr Clut l'y a suivi et qu'il n'aura, là comme ailleurs, que des déboires.

*Mission de Saint Michel ou du fort Raë.* — Pendant que nous opérions à Athabaskaw, nos bons pères travaillaient ailleurs avec le plus grand zèle. Le R. P. Gascon s'était hâté d'aller faire la guerre au ministre qui s'était abattu sur son troupeau de Saint-Michel. Voici ce que m'écrivit ce Père à la date 26 novembre 1867.

« Au printemps de 1866, chargé par Votre Grandeur de visiter Saint-Michel, je fis mes préparatifs d'avance, afin de pouvoir faire tout pour le mieux. Le 10 avril, je donnai l'accolade fraternelle au R. P. Eynard et au Fr. Hand, que je laissais à Saint-Joseph, et, joyeux et content, je dirigeai mes pas vers cette mission. Un serviteur de la compagnie, conduisant la marche et un jeune Montagnais ayant soin du bagage, que traînaient quatre robustes chiens, for-



maient tout mon cortége. Durant ces trois jours de marche, par suite d'une indisposition, je fus tellement fatigué, qu'au dernier campement je faillis m'évanouir. — Le soleil dorait de ses derniers rayons notre modeste chapelle quand j'y arrivai le 13 au soir. Après les fatigues du voyage, cette pauvre maison me semblait un paradis terrestre. M. Jones, commis du fort Raë, me reçut avec la plus grande courtoisie et ne cessa de me traiter avec bonté et déférence aussi longtemps que dura ma visite. Faire l'école en français à quelques enfants métis et le catéchisme à quelques enfants sauvages fut une de mes principales occupations jusqu'au 23 juin, époque de l'arrivée des sauvages. Bien que les Plats-côtés-de-chien, qui visitent cette mission, soient très-nombreux, de 900 à 1,000, tous ne se réunissent pas en même temps. J'eus néanmoins fort à faire, car il me fallut tenir tête à 5 ou 600 d'entre eux venus de plusieurs jours de marche. Cette tribu compte quelques jongleurs des deux sexes. Après le libertinage, c'est le plus grand travers de cette nation, qui est douce, religieuse, et donne beaucoup d'espoir pour l'avenir. Le mysticisme est aussi à déplorer. Il y a parmi eux des prêtres et des prêtresses. Un d'eux eut l'ingénieuse pensée de fabriquer des croix et des médailles avec de vieilles plaques de cuivre tirée d'un vieux chaudron et de les distribuer en cérémonie. Une des prêtresses fut appelée par un père insensé auprès de sa fille malade, qui mourut quelques jours après entre les mains de la prêtresse. La piété, la candeur de ces sauvages, leur amour constant et sincère pour notre sainte religion sont vraiment admirable. Ceux qui ont été déjà régénérés dans l'eau sainte du baptême en ont conservé la grâce avec un grand soin ; les autres, par leur assiduité à se faire instruire et leurs pressantes sollicitations, prouvent combien est grand le désir qu'ils ont de le recevoir. Le différer, c'est leur causer une très-vive douleur ; mais tous n'étaient pas suffisamment instruits. J'eus cependant la consolation d'en admettre 58 au sacrement de régénération, je fis et bénis 16 mariages.

Quelques nombreux que fussent d'ailleurs mes occupations et quoique le local fût mal disposé, j'entendis de 4 à 500 confessions. J'en préparai et j'en admis 8 à la première communion. Quoique nous n'ayons visité cette mission que rarement et peu de temps chaque fois, 691 ont déjà reçu le baptême. Ce qui prouve leur bonne volonté plus que bien d'autres choses, c'est qu'ils ont passé d'un état complet de libertinage à une régularité de mœurs qui étonne. Ainsi sur 112 qui ont contracté un mariage légitime, 2 seulement sont retournés à leur vomissement.

« Le moment du départ arriva trop tôt pour satisfaire mon désir et le leur ; j'eus la douleur d'en laisser plus de 200 qui n'avaient pu s'approcher du saint tribunal. En résumé, leur assiduité constante à se rendre au son de la clochette à la sainte messe et à tous les autres exercices de la mission m'édifia et me fit éprouver une bien douce consolation.

« J'avais été trop heureux à Saint-Michel, j'y voyais trop de bien à faire pour ne pas désirer d'y retourner le plus tôt possible. Tout en me soumettant de grand cœur à votre décision, qui était que le manque de sujets vous empêchait de faire visiter cette mission au printemps 1867, j'en éprouvai une profonde douleur. Je la dévorais en secret, quand j'appris au commencement de mars que le ministre Bompas, après vingt et un jours de marche à la raquette, était venu s'abattre sur ce cher petit troupeau pour le pervertir. Je n'y tins plus, et présumant votre permission, me confiant à l'archange saint Michel et au patriarche Joseph, je chaussai mes raquettes, et suivi du bon Fr. Hand et d'un serviteur de la Compagnie, dès le 8 mars je prenais mon vol vers le lieu du combat.

« Nous arrivions le 12 au soir au fort Raë. L'aimable M. King, nouveau commis de poste, nous reçut avec sa courtoisie ordinaire. Dieu soit béni ! me voilà pour la troisième fois au milieu de mes chers Plats-côtés de-chien. Cette seule pensée avait déjà dissipé toutes mes fatigues.

Notre maison étant occupée pour le moment par un sauvage malade, j'acceptai l'hospitalité chez M. King; mais dès le lendemain je m'installai chez moi. Ce n'est certes pas un palais, mais bien une pauvre maison exposée à tous les vents et éclairée par trois morceaux de parchemin percés. Le lendemain étant un dimanche, je dressai un autel et je commençai ma mission. Il n'y avait là pour le moment que deux familles métisses catholiques et sept sauvages. Le bon accueil qu'ils m'avaient fait, le bonheur qu'ils éprouvaient de pouvoir assister au saint sacrifice et leur tendre dévotion me consolait de leur petit nombre. Après la messe, j'éprouvai un malicieux plaisir, en voyant la déconfiture du ministre. Il était parti depuis huit jours pour faire une visite au fort de la Grosse-Ile et fut très-surpris à son retour de voir la place prise et ses écoles tombées. Comme j'avais cependant bien autre chose à faire qu'à m'occuper de lui, je disposai les choses de manière à pouvoir faire ma mission plus à mon aise et avec le plus de profit possible pour les sauvages. Le lundi, mes compagnons de voyage étant retournés sur leurs pas, j'appropriai ma maison, dont je destinai un tout petit coin à servir de chapelle. J'ornai ce petit sanctuaire d'indienne, de rubans et d'images. J'y plaçai un petit tabernacle, recouvert d'un beau voile de soie. Le tout réuni était loin d'être splendide, mais enfin pouvait passer. Du reste, l'essentiel y était, puisque notre bon et adorable Sauveur ne dédaignait pas d'y demeurer avec nous. C'est là, en effet, que pendant trois mois j'ai eu la consolation de célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe, de réunir tous les soirs les fidèles pour réciter le chapelet et de donner les exercices du mois de Marie. J'avais craint que le local ne fût trop petit; mais comme les sauvages ne venaient que successivement, j'ai pu les voir et les instruire assez à mon aise. J'ignore du reste s'il y a ailleurs une chapelle ou une église où Dieu ait répandu ses grâces avec plus d'abondance. Dans ce tout petit coin, j'ai admis au baptême 40 adultes et 31 en-

fants ; 33 personnes ont fait leur première communion, 150 autres se sont approchées de la sainte table. C'est là encore que j'ai réconcilié bien des pécheurs, puisque j'ai entendu plus de 600 confessions. J'y réunissais encore tous les jours 80 enfants sauvages pour le catéchisme. J'éprouvais un plaisir et une consolation particulière en tout cela, parce que tout ce passait sous l'œil du ministre, laissé dans une entière solitude, tandis qu'il voyait vingt fois par jour, au signal donné, tous les sauvages accourir chez moi. Dieu était vraiment prodigue de ses grâces, et cela parce que ces chers enfants des bois les attirent par leur soumission et leur ponctualité à se rendre à tous les exercices religieux. Cette mission a presque mis fin au libertinage. Presque tous les dévoyés ont donné des preuves sincères de repentir. Tout est rentré dans l'ordre. Lorsque j'ai quitté la mission, il ne restait plus qu'un sauvage séparé de son épouse. Quand on connaît le terrain, on peut dire que cela tient du prodige. Les jongleurs et les illuminés diminuent aussi. Il en reste cependant encore quelques-uns, mais Dieu semble se plaire à les couvrir de confusion. Un d'entre eux, profitant d'une absence de quatre jours que j'avais fait pour aller visiter des malades, promit guérison et consolation à deux pauvres femmes malades. Elles furent assez faibles pour se laisser persuader. Il y eut séance publique ; le tambour roula pendant la nuit entière ; les cris, les gémissements, se firent entendre, les insufflations suivirent ; mais les malades empirèrent. Des cris d'indignation se firent entendre contre l'imposteur, qui, craignant du reste mon arrivée, eut grand soin de déguerpir. Je pus heureusement recevoir le repentir et les derniers soupirs de ces deux femmes.

« J'avais craint que la présence du ministre ne nuisit à la mission : Dieu a permis qu'elle excitât le zèle de cette trille, qui, comme vous le savez, nous est entièrement dévouée. Le révérend a eu beau, pour les pervertir, employer toute sorte de moyens, promesses, présents,

flatteries, mensonges, familiarités, instances, etc., tout est resté sans effet. Il est reparti du fort Raë comme il était venu, sans pervertir une seule âme. Je ne résiste pas au désir de vous raconter certains petits faits qui mettent dans leur vrai jour la déconfiture du ministre et le zèle de nos sauvages. Un jour, le susdit révérend, apercevant une loge pleine de sauvage, entre, s'installe de son mieux au milieu d'eux et propose de leur chanter un cantique nouveau. « Chante donc, » lui dirent-ils en riant. Il commença ; comme Dieu ne l'a pas doué d'un organe souple et sonore, mais d'une voix grêle et nasillarde, les sauvages ne pouvaient s'empêcher de rire. « Chante donc plus fort, lui disait un plaisant ; on ne l'entend pas. » Le pauvre homme s'escrimait à élever le ton, et on lui répétait toujours : « Chante donc plus fort, ce n'est pas ainsi que chantent nos Pères. » Enfin, pour en finir, ils se mirent à battre du tambour, à frapper dans leurs mains et à entonner des chants sauvages. Il lui fallut déguerpir et dévorer en secret l'affront et le déplaisir de sa défaite. Une autre fois, peu de jours avant mon arrivée, un de nos chrétiens tomba dangereusement malade ; on l'avait mis dans notre maison. Le ministre, connaissant son état s'empresse de venir le visiter. Il l'exhorte à embrasser sa doctrine. Le sauvage, réunissant le peu de forces qui lui restent, le regarde avec dédain et lui dit : « *Ekoulla* (c'en est assez), « laisse moi tranquille. » Le ministre insiste ; le malade exprime de nouveau sa répugnance par un *non* catégorique et se recouvre. Le ministre ne se décourage pas, il revient à la charge. Le pauvre malade indigné fait un suprême effort, lui impose silence une dernière fois, se recouvre et expire. Son dernier souffle et sa dernière parole ont redit encore son amour pour notre sainte religion et sa haine pour l'hérésie. — Un certain jour où ma maison était pleine de sauvage, un de nos meilleurs chrétiens se présente tenant un mouchoir de soie à la main : — Que vais-je faire, me dit-il, de ce mouchoir ? Le ministre est entré dans ma tente, s'est mis à parler contre la

« sainte Vierge, notre mère ; j'en ai été indigné, j'ai pris  
 « hautement la défense de la mère de notre Seigneur et  
 « j'ai fini par me fâcher tout rouge contre lui. Il était  
 « mécontent et je l'étais plus que lui ; pour me calmer il  
 « m'a donné ce mouchoir. Que dois-je donc en faire ? —  
 « Voilà un grand feu dans la cheminée, lui dis je, jette-le  
 « dedans. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Tandis que le mou-  
 choir devenait la proie des flammes, toute la compagnie  
 se réjouissait aux dépens du ministre.— Un de nos plus  
 anciens chrétiens, arrivant malade, fut déposé par son fils  
 à un coin de la cuisine. Aussitôt que le révérend le vit,  
 il s'approcha de lui, l'exhortant à secouer le joug du pa-  
 pisme. Or, comme le vieillard est un peu sourd et que  
 le ministre parle mal, il semblait l'écouter, croyant que  
 c'était le prêtre qui lui parlait. Au son de la clochette,  
 tous les sauvages se rendent chez moi. Le fils de ce vieil-  
 lard, enfant de douze ans, souffrait avec peine que son  
 père écoutât le ministre : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, que  
 « celui qui te parle est le ministre anglais ? Déjà la clochette  
 « est sonnée, partons. »

A l'instant, le vieillard, entendant le nom du ministr.,  
 se saisit de ses béquilles et vient me trouver encore tout  
 étonné de sa méprise. Le révérend déconcerté s'écrie avec  
 un douloureux soupir : « Je prêche la parole de Dieu  
 « comme le prêtre et personne ne vient à moi. » — Un  
 sauvage assez mal famé et polygame se trouve par hasard  
 sur son chemin, il s'approche de lui et lui dit : « J'ai ap-  
 « pris que le Père ne veut pas prier pour toi ; viens chez  
 « moi, je te recevrai à ma prière et je te donnerai de plus  
 « une belle casquette. » Le sauvage lui répondit : « Ma  
 « mauvaise vie pourrait en effet me faire chasser loin du  
 « prêtre, ce qui n'a pas encore eu lieu ; mais serais-je  
 « de fait excommunié que je ne voudrais pas de ta reli-  
 « gion. Quant à la casquette, garde-là pour un meilleur  
 « usage ; si j'en ai besoin, j'en achèterai une. » — On peut  
 donc dire que Dieu a donné sa sagesse aux enfants pour  
 vaincre l'erreur.

« Quoique je fusse très-occupé à la mission, je dus cependant quelquefois la quitter pour aller porter les secours de la religion aux malades éloignés. Une fois entre autres, j'allai en visiter quatre assez loin du fort. Il me fallut marcher deux jours par des chemins affreux. J'étais bien fatigué, mais je fus bien payé de mes fatigues. Je pus pendant mes deux jours de halte non-seulement administrer deux malades à l'extrémité, mais encore entendre vingt-trois confessions, faire un mariage et baptiser un adulte.

« Le jour du départ mit le comble à ma consolation ; au signal donné quatre cents sauvages vinrent me saluer en me touchant la main, tandis que pas un ne voulut s'approcher du ministre. J'attribue le succès prodigieux qu'a eu cette mission à l'intercession puissante de notre Mère immaculée, que ces pauvres sauvages aiment tant et qu'ils prient avec tant de dévotion. On voit bien que le bras de Dieu ne s'est point raccourci ; il fait aujourd'hui pour les âmes bien disposées ce qu'il a fait toujours, il se montre prodigue de ses dons. Je fis route avec le ministre. Enfin le 26 juillet j'avais le plaisir de faire connaissance avec le bon P. Tissier, dirigeant d'après vos ordres, par intérim, la mission de Saint-Joseph. On est étonné de voir que la mission de Saint-Joseph, après les ravages de la maladie, les désertions nombreuses du côté des missions de Saint-Henri, de Saint-Isidore ou de la Nativité, compte encore quatre cent quarante âmes. Vous savez déjà que les sauvages de cette mission, bien qu'ils ne soient pas tous très-bons, sont en général très attachés à la religion. Ils se confessent tous les ans, et le plus grand nombre communie, il y eut une communion de soixante et dix personnes pendant son séjour en cette mission. C'était la majeure partie ; mais tous les sauvages n'étaient pas réunis. Nous comptons ici de cent vingt à cent trente communians. Il m'est impossible de vous donner plus de détails sur une mission que je n'ai pas faite. Voilà, Monseigneur et bien-aimé Père, non pas tout, mais la partie

principale de ce qu'il a plu à Dieu d'opérer par mon ministère. »

*Mission de la Providence.* — Le R. P. Eynard se rendit à la mission de la Providence avec bien des difficultés : obligé de traverser le grand lac au moment du dégel, il avait souvent de l'eau jusqu'aux genoux et il trébucha plus d'une fois sur des amas de glaces, que sa vue courte ne lui permettait pas d'apercevoir à temps pour les éviter. Arrivé ici, il voulut courir deux lièvres à la fois et les manqua tous les deux, c'est-à-dire qu'il ne vit presque pas les sauvages d'ici et qu'il n'arriva à la mission du Sacré-Cœur de Marie qu'au moment du départ des sauvages, et encore, paraît-il, il les trouva assez mal disposés. Il fit pourtant quelques baptêmes et consolida quelques vieux ménages.

*Mission du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Raphaël.* — Comme je n'ai pas pu jusqu'ici vous donner des détails assez complets sur les travaux du R. P. Grouard, je l'ai obligé à parler, ou plutôt à écrire, et il m'a adressé la lettre suivante en date du 8 mars 1868.

« Monseigneur et très cher Père, voici enfin le rapport que j'aurais dû adresser à Votre Grandeur depuis si longtemps. Il contient les détails qui me paraissent les plus intéressants sur les missions du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Raphaël durant les années 1866-67.

« Le 12 mars 1866, ayant reçu les ordres de Votre Grandeur, je partis avec la Violette pour la mission de Saint-Raphaël (fort du Liard), dans le dessein d'y construire une petite maison afin de pouvoir y réunir les sauvages et leur donner plus facilement les exercices et l'instruction dont ils ont tant besoin. Nous arrivâmes le 17 au fort Simpson et nous y primes trois jours de repos. Prêcher aux catholiques du fort, les confesser, voir les quelques sauvages d'alentour et les affermir dans la foi contre les séductions du ministre protestant de l'endroit,



telles furent nos occupations. J'eus même la consolation de baptiser, durant mon passage à ce poste, un jeune Indien sérieusement malade, auquel le prédicant anglais n'avait ménagé ni ses médecines ni ses sophismes, mais en pure perte.

« Repartis du fort Simpson, nous arrivâmes le 25 au fort de Liard. Immédiatement on se mit à l'œuvre pour équarir le bois nécessaire à notre construction, et moyennant l'aide de quelques hommes de la Compagnie, notre maison fut debout le 12 avril.

« Quelques sauvages vinrent isolément au fort durant tout le mois d'avril et s'en retournèrent presque aussitôt. Ils annoncèrent quelques nouvelles terribles. L'épidémie de l'automne précédent, qui avait causé tant de ravages au fort Simpson, s'était étendue jusqu'aux Esclaves de la rivière des Liards et les avait sérieusement décimés. La main de Dieu s'était fait sentir là plus visiblement qu'ailleurs dans le choix des victimes ; quatre des plus fameux jongleurs du pays furent enlevés par le fléau et dans des circonstances qui ne permettent guère de douter de l'intervention particulière de la Providence. Un entre autres, nommé Papy, que l'on regardait comme une espèce de Dieu, fut atteint de la maladie au retour de la chasse, où il avait réussi. Il se promettait de la joie et annonçait qu'il guérirait ses parents, quand tout à coup il se sentit lui-même frappé à mort, et le troisième jour il expirait dans les convulsions de la rage et du désespoir. Epouvantés de voir leur grand médecin mourir si misérablement, les sauvages levèrent le camp et s'enfuirent sans jeter même une branche sur le cadavre du malheureux Papy, que des chiens dévorèrent presque en entier. Ce fait et d'autres de ce genre, que tout le monde regardait comme une punition exemplaire de Dieu, me servirent beaucoup pour convaincre ces pauvres gens de la vanité de leurs pratiques superstitieuses et les disposer à se soumettre aux saintes observances de la religion.....

« Au commencement de mai les sauvages arrivèrent

avec leurs familles. Les instructions régulières commencèrent et j'eus la consolation de trouver plus de docilité dans mes auditeurs. Les motifs d'être plus sérieux ne leur manquaient pas non plus. En se réunissant après un hiver d'isolement, ils s'aperçurent des vides nombreux que la mort avait faits dans leurs rangs. Ceux surtout qui étaient le principal obstacle à la conversion des Esclaves par leur autorité et leur puissance supposée avaient disparu. La leçon ne devait pas être perdue, et plusieurs qui jusqu'alors s'étaient tenus dans une certaine réserve, ou plutôt dans une sorte de défiance à l'égard de la religion, demandaient ouvertement le baptême.

« Déjà satisfait de ces bonnes dispositions des Esclaves, je fus encore plus heureux à l'arrivée des gens de la montagne. Plusieurs chasseurs de cette tribu étaient venus au fort et, s'en retournant chez eux, avaient porté la nouvelle de l'arrivée du Père. La plupart d'entre eux n'avaient pas encore vu de prêtre, parce que toutes les visites précédentes faites à ce fort étant passagères, ils s'étaient toujours trouvés éloignés au milieu de leurs montagnes. Ce printemps, apprenant que j'étais au poste et pour plusieurs semaines, il se fit comme un ébranlement général et bientôt une troupe nombreuse débarqua sur la côte et vint en file me toucher la main. Tout dans ma personne était pour eux un objet de curiosité, plusieurs me prenaient pour le Fils de Dieu. Je les désabusai assez facilement de cette erreur et commençai à leur enseigner le catéchisme et les prières. Ce n'était pas chose facile, parce que leur langue diffère considérablement du montagnais. Cependant ils s'y mirent avec tant de bonne volonté que cette difficulté ne les arrêta pas longtemps. Pour les aider à apprendre plus facilement les prières, je les avais écrites en une sorte de gros caractères hiéroglyphiques. Mais mon papier ne put résister longtemps à l'usage qu'ils en faisaient, et bientôt je les vis m'apporter l'un après l'autre un morceau de parchemin, en me demandant d'y écrire des prières.

« Une fois munis de ces feuilles solides, ils ne les quittaient plus. Jamais je n'avais vu d'écoliers si studieux. En sortant de la maison où je leur donnai les leçons, vous les eussiez vu s'asseoir à la porte ou sur un tas de bois voisin et répéter entre eux ce qu'ils avaient retenu. C'était pour eux manger et boire, que d'apprendre les prières, et la plupart ayant déjà épuisé les provisions qu'ils avaient apportées, continuaient cependant, malgré l'aiguillon de la faim qui les pressait de s'éloigner, de rester auprès du Père pour s'instruire. Ils auraient voulu tous être baptisés, mais je ne pus accorder cette faveur qu'à un certain nombre des plus instruits, renvoyant les autres au printemps prochain. Une vieille surtout se fit remarquer par son zèle et sa ferveur. Elle ne manquait aucune leçon et quoique la nouveauté de la chose, le défaut d'exercice et l'affaiblissement de sa mémoire fussent de sérieux obstacles à ses progrès, elle fit tant, qu'à la fin elle devint une des plus savantes. Son désir de bien faire était aussi très-grand. J'avais entrepris de confesser ces pauvres gens pour leur apprendre à s'acquitter de leurs devoirs quand ils seraient baptisés ; ma vieille sauvagesse se garda bien de s'abstenir, et à chaque réflexion que je lui faisais pour lui faire distinguer le bien du mal et l'exhorter à vivre saintement, elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance, s'exclamant mainte fois : « Oh ! merci, mon Père. » Bien entendu, je ne la laissais pas partir sans baptême. Incapable de maîtriser son émotion et les sentiments qui se pressaient dans son cœur, elle leur donna cours dans un discours des plus pathétiques, que je fus obligé d'interrompre. — Assurément Notre-Seigneur lui aurait dit : « O femme, ta foi est grande, » et lui aurait répondu : « Je vous remercie, mon Père, de ce qu'il vous a plu de cacher ces choses aux grands et aux sages et de les révéler aux petits. »

« L'enthousiasme des Tsékéné fut imité, mais de loin seulement, par ses Esclaves, et encore y eut-il des exceptions qui diminueront, j'espère, avec le temps. En résumé

j'ai été on ne peut plus satisfait des dispositions de ces sauvages. A Dieu seul sans doute revient toute la gloire des bons résultats que sa grâce toute-puissante a opérés dans leurs cœurs. Je n'eus qu'une semaine à passer au Sacré-Cœur de Jésus, où je trouvai les sauvages encore effrayés de la maladie qui les avait frappés l'automne d'auparavant, et tous consternés de voir qu'un si grand nombre des leurs manquaient au rendez-vous ordinaire. En effet, plus de soixante-dix avaient été rayés du nombre des vivants. Parmi eux j'eus à regretter un bon nombre de nos meilleurs chrétiens. Confirmer les catholiques dans la foi et entendre leurs confessions, essayer par mes discours de dissiper l'indifférence de plusieurs, qui, quoique dégoûtés du protestantisme et convaincus de la vérité de notre sainte religion, n'ont cependant pas encore le courage de l'embrasser définitivement, éclairer quelques sauvages protestant de nom, mais que la confiance dans le prêtre catholique amenait près de moi, tel fut mon travail pendant mon court séjour à ce poste. — Quand j'y retournai en automne avec les berges du portage, je fus un peu surpris de trouver en débarquant les trois ministres, qui venaient en corps et fiers de leur nombre rendre leurs civilités aux officiers de la Compagnie et aux passagers. Une certaine crainte s'empara de moi et je frissonnai comme si j'avais eu froid. Il me semblait être pris en queue, en flanc et de front ; je ne savais que devenir. *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? — Qu'il mourût :* je me décidai en conséquence à mourir s'il le fallait sur le champ de bataille, plutôt que de laisser un seul de nos pauvres Esclaves quitter le bercail et périr sous les griffes des loups ravisseurs. Heureusement, le bon Dieu qui voyait ma faiblesse et le danger pressant, fortifia les cœurs de nos chrétiens contre les séductions de l'erreur ; et les ministres ne gagnèrent rien. Quant aux Esclaves du fort Simpson, je n'en vis qu'un tout petit nombre, la plupart d'entre eux étaient restés dans leurs camps, craignant que les voyageurs n'amenassent une nouvelle maladie.

« A Saint-Raphaël, où je montai avec la berge, bien des sauvages étaient réunis. La création d'un nouveau poste pour la traite des fourrures dans le voisinage de leurs terres avait mis la division parmi eux. Ma présence ne fut cependant pas inutile : quatre enfants de la tribu des Nahonès reçurent le saint baptême, un mariage de jeunes Esclaves chrétiens fut célébré, enfin un vieux ménage en désaccord put jouir de nouveau des douceurs de la paix.

« Au mois de mars 1867, après avoir éprouvé les fatigues inséparables d'un voyage à la raquette, j'arrivais quelques jours avant la fête de Pâques à Saint-Raphaël, assez à temps pour préparer les catholiques du fort à célébrer cette grande fête.

« Quelques sauvages ne tardèrent pas à venir et répandirent la nouvelle de mon arrivée. Il y eut le même empressement que le printemps dernier à venir me trouver ; le nombre des chrétiens Esclaves s'augmenta d'une quinzaine de néophytes, et j'eus la consolation de trouver les gens de la montagne persévérant dans leurs bonnes dispositions. Je fis en résumé une quarantaine de baptêmes à ce poste. Plusieurs nouveaux sauvages se présentèrent à moi, et Dieu sait s'ils avaient besoin d'entendre la bonne nouvelle ! Aussi était-ce évidemment la grâce qui me les amenait, car entrant dans la maison où je logeais, après m'avoir touché la main, ils n'avaient rien de plus pressé que de me dire : « Je veux me confesser. » Ils savaient par oui dire qu'on se confessait au prêtre. Ai-je besoin de dire qu'ils ne connaissaient pas les formules ? Aussi s'adressaient-ils sans respect humain à la vieille femme de l'interprète du fort, chez qui je demeurais : « Dis donc « au Père que j'ai fait telle et telle chose. » Plusieurs, désireux de se décharger la conscience au plus vite, faisaient entendre ces étranges paroles : « Dis donc au Père « que j'ai mangé tant de personnes. » Et cela en public. L'interprète leur disait en vain que ce n'était pas à elle qu'il fallait raconter ces choses là, mais au prêtre, et

encore à voix basse ; rien ne les arrêtait. — Quant aux accusations de ces sauvages, elle font assez connaître l'état affreux d'où nous sommes appelés à les tirer, et afin, Monseigneur, que vous jugiez mieux de la profonde dégradation de ces êtres sous l'esclavage du démon, laissez-moi vous raconter un fait arrivé récemment dans une partie de la tribu des gens de la montagne.

« L'hiver dernier, une malheureuse femme avait quitté son mari, de qui elle avait cependant trois enfants, pour en suivre un autre. Le mari, croyant que les parents de sa femme lui avaient conseillé de la laisser, résolut de s'en venger. Dès la nuit suivante, il tua son beau-père, sa belle-mère et ses deux beaux frères. Sa mort arrêta ces meurtres qu'il voulait encore multiplier. Le coupable étant puni comme il le méritait, l'affaire pouvait en rester-là ; mais la malheureuse femme, cause première de tant de crimes, voulut couronner ces scènes barbares par un drame des plus horribles. Des trois enfants qu'elle avait, le plus jeune était une petite fille d'environ quinze mois. Ce fut sur elle qu'elle résolut d'exercer sa vengeance.—« Penses-tu, dit-elle à son innocente victime, penses-tu que je prendrai soin de toi après que ton père a tué mes parents ? » Et la misérable, oubliant que la pauvre petite était le fruit de ses entrailles, lui passa un lacet au cou et l'étrangla de sa propre main.—Cette méchante femme vint aussi me trouver au printemps. Elle avoua son crime ; mon indignation était grande, surtout en voyant le calme insouciant de la coupable. J'épuisai toutes les ressources de mon esprit pour lui faire comprendre la grandeur de son crime. Elle paraissait étonnée de m'entendre parler avec tant d'animation. Il m'arriva dans la chaleur du discours d'employer le mot « netchuen », qui signifie « ton garçon », au lieu de « netcne » qui signifie « ta fille ». Saisissant ma méprise, elle se récria aussitôt : « Ce n'est point un garçon que j'ai tué, c'est qu'une fille ! » Je ne pouvais plus contenir mon indignation, et ne sachant quel moyen employer pour faire sentir à cet être dégradé com-

bien sa conduite était exécration aux yeux de Dieu et des hommes, je sortis une de ces grossières images où le diable est représenté entraînant avec une chaîne de fer un pécheur en enfer. L'application était facile à faire et je dis à la malheureuse qu'elle méritait que le démon l'étranglât, comme elle avait étranglé son enfant, et l'entraînât dans les flammes éternelles. A la vue du démon, de ses affreuses grimaces, des flammes qui l'entouraient, le coupable pâlit et poussa un cri d'effroi en détournant les yeux. « Oh ! dit-elle en suppliant, ne me laisse pas entraîner dans ce feu ! » Je ne désirais pas mieux et lui appris que Dieu pardonnait aux pécheurs repentants, que l'eau sainte du baptême effaçait les crimes, mais qu'il fallait faire pénitence et prier beaucoup. Elle promit tout et j'espère qu'elle deviendra une bonne chrétienne.

« Ces quelques détails vous font connaître un peu l'état où le démon retenait ces pauvres gens de la montagne. Voici un fait d'un autre genre qui suffira pour montrer les changements que Dieu a déjà opérés dans cette population. Quelques chasseurs m'apprirent qu'une femme était très-malade à trois ou quatre jours de marche dans les montagnes, je les exhortai à l'amener au fort, s'il y avait moyen, afin que je pusse l'instruire plus à loisir avant de la baptiser, résolu d'ailleurs d'aller la visiter s'ils revenaient sans elle. C'était beaucoup demander. Aussi ne fus-je pas peu surpris en voyant une semaine après arriver une troupe au milieu de laquelle deux hommes portaient la malade sur un brancard. Ils venaient de trois ou quatre jours de marche, avaient dû franchir des montagnes encore couvertes de neige; traverser des vallées que le printemps avait changées en torrents, se glisser entre les broussailles et les arbres des forêts, chargés d'un fardeau que deux ou trois ans plus tôt ils auraient abandonné sans y faire attention. Notre-Seigneur, qui a loué la foi de ces hommes qui introduisirent en sa présence un paralytique, en découvrant le toit de la maison où il enseignait, ne dut-il pas contempler avec amour la foi sim-

ple et naïve de ces nouveaux chrétiens qui n'avaient cependant point été témoins de ses miracles, mais qui avaient cru sans détour à la parole du dernier de ses Missionnaires ?

« Le jour du départ arriva trop tôt à mon gré et à celui de ces pauvres enfants des bois. Ils auraient voulu à toute force garder le Missionnaire au milieu d'eux et lui reprochaient de les abandonner sitôt ; mais je n'y pouvais rien.

« Descendu à la mission du Sacré-Cœur de Jésus plus tard qu'il n'aurait fallu pour y voir tous les sauvages, je me hâtai de réunir mon petit troupeau. Quelque temps avant mon arrivée, le ministre protestant avait ouvert au public un joli temple neuf, orné de peintures et de vitraux. Il espérait à ce coup gagner tous les Indiens et faire triompher le protestantisme. Tout d'abord nos sauvages se rendirent en foule au temple et se pâmèrent d'admiration à la vue des décorations et des richesses que le révérend y avait étalées. Le dimanche qui survit mon arrivée, je fis sonner ma clochette dans le camp pour appeler à la messe. Je n'osais compter sur une nombreuse assistance, aussi je fus heureusement surpris de voir tout le monde se réunir dans ma pauvre salle délabrée, et m'assurer, après la messe et l'instruction où j'avais reproché aux sauvages de s'être rendus les dimanches précédents aux offices du ministre, qu'ils n'y étaient allés que pour voir le temple et nullement pour prendre part aux prières des hérétiques. Ceux que le bon Dieu garde sont bien gardés.

« L'automne suivant, le révérend, confus de se voir délaissé dans son beau temple, résolut de faire une campagne et de semer la zizanie dans notre mission de Saint-Raphaël. Là encore, Dieu merci, il échoua complètement. Tout ce qu'il fit se réduisit à donner deux images à deux vieux sauvages, qui vinrent me les montrer. Je leur expliquai le but du ministre, qui était de se les attacher par ce moyen. « Oh ! si c'est le cas, dirent-ils, nous ne vou-



lons plus de ces images. Nous ne les avons prises qu'à cause de leurs vives couleurs.» Et ils les brûlèrent, en me disant : «Toi seul tu seras toujours notre Père.» Le prédicant, voyant qu'il n'avancait à rien, voulut me chercher querelle, et bientôt toutes les vieilles et mesquines objections des protestants contre les catholiques défilèrent devant moi comme une armée de boiteux et de perclus que de nombreux et solides arguments ont mille fois mis en déroute. Je ne vous détaillerai point toutes nos discussions, ou je pus vaincre aisément et sans beaucoup de gloire, car mon antagoniste n'était pas un hercule. Permettez-moi cependant de m'arrêter sur un point où le ministre fut bien moins avisé qu'il ne pensait.

« Cette question où il se vit confondu fut celle de l'invocation des saints et surtout de la sainte Vierge. Pour se rendre compte de la confusion du révérend, il fut savoir que quelques jours auparavant il m'avait raconté un fait merveilleux, un vrai miracle dû à ses prières. « L'été dernier, me disait-il, en remontant le fleuve Mackenzie dans la berge du lac d'Ours, nous n'étions point favorisés par le temps. Une forte chaleur nous accablait, pas la moindre brise pour nous rafraîchir. Les sauvages rameurs fatigués outre mesures, me demandèrent un soir de prier pour eux afin d'obtenir un vent favorable. Je me mis en prières et le lendemain nous eûmes un fort vent arrière, qui dura un jour et demi et nous amena près du but de notre voyage. »

Agréez, etc.,

† HENRI, O. M. I.,  
Evêque d'Anemour.